

QUELQUES SOUVENIRS ET UNE IMAGE DE MARCEL MAZE

Avec Marcel Mazé disparaît l'une des figures les plus actives, généreuses, inspirantes de l'histoire du cinéma expérimental en France. Même l'impitoyable Maurice Lemaître n'a pu qu'envoyer à ses correspondants un message d'estime : "Marcel Mazé - les cinéastes d'avant-garde te sont reconnaissants. 14 février 2012."

Tous ceux qui auront eu le bonheur d'avoir rencontré Marcel seront sans doute intarissables quant à leur privilège. Je ne peux imaginer Marcel Mazé autrement qu'en homme aimant, dans une fraternité spontanée et sans réserves avec ce qui, du monde, relevait du "différent", de la marge et de toutes les formes de lutte contre la domination. À la masse de témoignages qu'il est nécessaire d'égrener pour dresser le portrait d'une personne exemplaire et si belle, je voudrais apporter quelques-uns de mes souvenirs personnels. J'avais rencontré Marcel en 1998, lors de la préparation de la grande rétrospective "Jeune dure et pure!" à la Cinémathèque française, entreprise grâce à son directeur d'alors, Dominique Païni. Marcel, Raphaël Bassan et Jean-Pierre Bouyxou furent mes mentors les plus érudits, infatigablement prodigues de leur temps, de leurs informations et de leurs documents. Je pense n'avoir jamais autant appris qu'au cours de ces deux années de recherche intensive. Dans le grand appartement de Marcel, assis sur le parquet, nous visionnions les films de la collection du CJC grâce à un projecteur 16mm : Marcel sortait les bobines de ses placards blancs et pendant des heures se succédaient les chef d'œuvres et les raretés, je n'oublierai jamais le choc que constituèrent les découvertes de *Gradiva Esquisse 1* de Raymonde Carasco et Régis Hébraud, *Visa de Censure* de Pierre Clémenti, *La Nuit claire* de Marcel Hanoun, *Entrée de secours* de Jérôme de Missolz, et tant d'autres merveilles alors oubliées. Marcel les avaient vus cent fois, il en connaissait la genèse, le trajet, les projections et la moindre rayure - mais il ne se lassait pas de les revoir et de raconter encore et encore l'histoire de chaque film.



"Robert Lapoujade (cinéaste), Marcel Mazé (co-fondateur du Collectif Jeune Cinéma) et Jonas Mekas (cinéaste, poète, fondateur de l'Anthology Film Archives), Festival de Hyères à Toulon, 1975 (coll. Marcel Mazé)"

À cette époque, Marcel n'organisait plus de festival, il se sentait un peu triste et sous-employé ; on peut lire dans le texte rédigé pour le catalogue de "Jeune, dure et pure!" au sujet du Festival d'Hyères un indispensable bilan rétrospectif, mais on peut aussi y entendre craquer comme des étincelles les germes d'énergie nécessaires pour mettre sur pied ce qui allait devenir le plus important et à ce jour pérenne des festivals expérimentaux de Paris, en liaison avec une nouvelle génération que son enthousiasme et sa bonté fédérèrent autour de lui. D'où lui venait ce goût pour les entreprises collectives et pour la défense des images différentes ? L'hypothèse n'a rien d'audacieux : de ses origines bretonnes, les mêmes que celles de René Vautier, avec lequel il entretient plus d'un lien puisque, à la question que je lui posai un jour de sa possible parenté avec le "Edouard Mazé" héros du célèbre film disparu *Un homme est mort* (1950), je m'entendis répondre, enchantée mais au fond même pas surprise :

"Bien sûr, c'est un cousin". Il en naquit, quelques années plus tard, une très belle conférence filmée par Lionel Soukaz à l'Institut National d'Histoire de l'Art en 2008, où Marcel raconte beaucoup de son enfance et à travers lui, de la condition ouvrière bretonne.

De Marcel, je n'ai que des souvenirs de joie, d'amitié profonde, d'évidence limpide. Pas l'ombre d'un nuage hormis celles des cartes postales qu'il m'envoyait souvent de Kerlouan, son havre d'attache. Marcel était l'esprit le plus positif et constructif que j'aie jamais rencontré. Dans ce tissu d'échanges doux et affectueux dont je ne parviens pas du tout à envisager qu'il est désormais déchiré, l'un de mes plus beaux morceaux vient de ce jour où, revisionnant *Le fond de l'air est rouge* de Chris Marker, je m'aperçus soudain que, à la fin de la première partie, dans la séquence cruelle où la foule conspue Jean Vilar, on voyait, parmi les manifestants, Marcel lui-même, qui bien sûr ne criait pas avec les loups mais participait à la scène, le front soucieux, désolé pour le grand dramaturge. Dans l'excitation de cette découverte iconographique, j'appelais Marcel, qui ne savait pas qu'il figurait dans la séquence de Chris Marker. Mais typiquement, plutôt que de s'en étonner ou de courir vérifier, il me raconta en détails la circonstance. Il était présent à Avignon en tant que journaliste pour l'AFP et il se souvenait de tout : les mouvements de foule, les cris, les insultes, la tristesse de Jean Vilar, son sentiment propre face à l'aberration. Voilà Marcel, dans ce plan de foule où il introduit à lui seul un contre-courant, son émotion structurée par l'analyse d'une situation et par la défense constante d'idéaux de justice : il incarne et rend visible, petit corps dans le grand mouvement de la foule, un sens aigu, profond et totalement altruiste de l'histoire collective. Marcel était cette présence ferme, rassurante : celui qui, au présent, ne se trompait pas et amorçait la possibilité d'une tradition plus juste, belle et vivable.

Nicole Brenez

18 février 2012